

NOËL

Barcelone, 24 décembre 1937

En ce temps-là, Noël ce n'était pas comme aujourd'hui. On était en guerre et la nourriture commençait à manquer, surtout chez les petites gens. Mon père était le troisième fils d'une famille d'artisans des faubourgs de Manrèse. Son père, Antón Beret, était ferronnier. Ceux qui l'ont connu disent qu'il était aussi habile à manier le fer que le boulanger à pétrir la pâte. On peut encore aujourd'hui admirer quelques-uns de ses ouvrages, bancs publics, portails et réverbères, ainsi que la magnifique grille en fer forgé du grand théâtre Kursaal, marquée de ses initiales, A. B.

Mon père ne s'était jamais bien entendu avec lui. La seule chose qu'ils avaient en commun était leur prénom, dont j'aurais bien aimé hériter moi aussi – Antón me semblait infiniment plus seyant qu'Homère. Mais mon père avait décidé de rompre avec la tradition familiale. Professeur d'histoire et de littérature à l'université de Barcelone, c'était un homme cultivé et honnête (qui avait horreur de se salir les mains au sens propre comme au figuré) et qui ne vivait que pour les siens.

Après vingt ans de mariage, il aimait encore passionnément ma mère et se rendait disponible pour moi chaque fois qu'il le fallait. Son amour des livres et de la musique avait fini par déteindre sur moi. Je prenais des cours de guitare deux fois

par semaine – une pratique musicale qui me demandait beaucoup de temps et d’efforts, alors que j’aurais préféré dégringoler les trois étages qui me séparaient de la place Adriano pour aller taper dans un ballon avec mes copains.

En revanche, j’étais un lecteur assidu. Tout ce dont j’avais besoin, c’était d’un bout de chandelle sur un coin de ma table de nuit. Mon père aimait lire dans son fauteuil de velours vert, avec ses deux énormes accoudoirs, qui l’enveloppait comme un cocon. Parfois, je prenais le petit pouf qui lui servait de repose-pied et m’installais à ses côtés. Le bruit des pages qu’on tourne faisait partie de notre univers. Les livres étaient devenus mon refuge, en particulier quand le fracas de la guerre s’est mis à éclabousser les rues et à cogner aux portes.

La guerre... Au début, les gens affirmaient qu’elle ne durerait pas plus de deux semaines, mais elle était là depuis un an et demi déjà et ne semblait pas près de s’arrêter. Pour ma mère, c’étaient des ragots de plombier :

— Ils te disent deux semaines, et six mois plus tard tu as toujours de l’eau jusqu’au cou.

La vie avait changé radicalement. Mais à quinze ans, j’étais trop jeune – ou trop stupide – pour comprendre la douleur et la mort. Mes parents s’efforçaient de me tenir à l’écart du danger qui gagnait la ville à mesure que les esprits se radicalisaient. Je passais donc le plus clair de mon temps enfermé à la maison. Pour me faire oublier ma solitude, mon père m’avait trouvé un nouvel ami, un certain Jules Verne.

J’avais dévoré tous ses romans, depuis *Voyage au centre de la Terre* jusqu’à *Cinq semaines en ballon*, et je n’avais de cesse de vivre des aventures et de partir à la découverte du monde. Je n’étais pas particulièrement téméraire, ni particulièrement musclé ou bien bâti, mais j’avais envie de me découvrir moi-même. Et à cet égard j’étais un cas à part, car aucun de mes amis ne se posait ce genre de questions.

Il ne manquait qu'un seul livre de Jules Verne à ma bibliothèque, *Vingt Mille Lieues sous les mers*, et j'avais bon espoir que ce serait mon cadeau de Noël. Car je savais que mes parents auraient remué ciel et terre pour me faire plaisir. Je n'avais jamais manqué de rien, et j'étais même mieux loti que la plupart. Jusqu'à ce qu'arrive l'inéluctable.

Ce soir-là, ma mère s'était efforcée de dresser une table de réveillon malgré le rationnement. C'était un crève-cœur, pour elle qui aimait tant cuisiner et qui pouvait passer des heures à mijoter des petits plats en écoutant des disques de Puccini. Elle avait une voix sublime et quand elle entonnait *O mio babbino caro*, Mme Paquita, notre voisine du second, et Mme Isidora, du troisième, ouvraient leurs fenêtres, sur la cour intérieure, pour pouvoir l'écouter. Mais maintenant qu'on manquait de tout, la musique s'était tue et les fenêtres restaient fermées.

On était sans chauffage et sans électricité depuis des jours, mais nous avions une cheminée dans laquelle on entretenait tant bien que mal un petit feu. Une plante anémique, dans un coin du salon, nous tenait lieu d'arbre de Noël, le sapin ayant fini en cendres dans l'âtre. Comme nous n'avions plus de bois, nous avons commencé à brûler les meubles. Tout finissait dans la cheminée, sauf l'hiver, qui semblait ne jamais devoir finir.

Réunis autour de la table, comme le voulait la tradition, on observait quelques minutes de silence. Après quoi mon père donnait le signal et on passait au jeu des questions. On pouvait en poser autant qu'on voulait à condition que ce ne soit pas des choses idiotes, du style « Tu crois qu'il va pleuvoir demain ? ». Une mauvaise question était éliminatoire, et on devait se taire jusqu'à la fin du repas. Ce jour-là, j'en posai une qui me trottait dans la tête depuis un certain temps :

— Papa... les gentils, ils sont dans quel camp ?

Mes parents échangèrent un regard embarrassé. Je les avais pris de court.

— Dans tous les camps, il y a des bons et des méchants, répondit mon père qui avait toujours réponse à tout. Ce n'est pas aussi simple.

— Mais dans ce cas, comment puis-je choisir mon camp ?

— Tu n'as pas besoin de choisir.

— Mais pourquoi ?

— Parce que tu es trop jeune, intervint ma mère.

— Quand tu jouais avec tes soldats de plomb, commença mon père, quel camp est-ce que tu choisissais : les Indiens ou les cow-boys ?

— Les cow-boys.

— Toujours ?

— Oui.

— Et pourquoi cela ?

— Parce qu'ils avaient des pistolets et que les Indiens ne pouvaient rien faire contre eux.

— Autrement dit, tu choisissais les cow-boys parce que tu savais qu'ils allaient gagner.

— Oui... répondis-je, quoique moins catégorique cette fois.

— C'est ce que font la plupart des gens.

— Mais comment est-ce que je peux savoir qui va gagner ?

— Tu ne le peux pas.

— Alors, je ne suis pas plus avancé qu'au début ! m'écriai-je, dépité.

Mon père rit, amusé par ma réaction.

— T'es-tu demandé ne serait-ce qu'une fois ce qui arriverait si tu avais choisi le camp des Indiens ? Qui te dit que les deux camps n'auraient pas fini *ex aequo* ?

— Les cow-boys ont des armes à feu, insistai-je.

— Mais les Indiens t'auraient eu avec eux dans leur camp, dit-il en souriant.

Je méditai quelques instants pendant que mon père tambourinait doucement des doigts sur la table. Aurais-je pu faire pencher la balance de l'autre côté ? Peut-être...

— Mais pourquoi est-ce que je courrais le risque de perdre la bataille ?

— C'est tout le problème : pourquoi prendre des risques ?

— Cette question, je l'ai déjà posée.

— Imagine que quelqu'un pointe un revolver sur ta mère ?

— Antón ! protesta ma mère en se levant pour aller à la cuisine.

Mon père me décocha un clin d'œil.

— J'aurais un pistolet, moi aussi ? demandai-je.

— Non. Tu n'aurais que tes mains nues. Tu serais prêt à la sauver ?

— Bien sûr, dis-je spontanément.

— Alors même que tu risques de perdre ?

— Mais oui, parce que c'est ma mère.

Mon père sourit, une lueur d'orgueil dans les yeux.

— Et donc, si ce ne sont pas les possibilités de gagner ou de perdre qui guident ton choix, pourquoi te bats-tu ?

Il procédait toujours ainsi. Il ne me donnait jamais la réponse, mais me poussait à la trouver moi-même.

— Pour... pour protéger ceux que j'aime ?

— Tu me poses la question ?

— Je me bats pour ce qui est important pour moi, dis-je, résolu.

Je sus que j'avais bien répondu quand je vis mon père hocher la tête d'un air satisfait.

Ma mère revint avec le plat.

— Dans la vie il n'y a pas que du blanc ou du noir, des bons ou des méchants, des Indiens ou des cow-boys, reprit mon père. Le monde est plein de nuances. Les percevoir et les comprendre nous enrichit et fait de nous ce que nous sommes.

— Et nous aide à choisir ?

— Oui. Même si, dans l'idéal, on préférerait ne pas avoir à le faire.

La ragougnasse aqueuse était devenue notre ordinaire, mais comme c'était Noël, la soupe était un peu plus épaisse

et goûteuse. Et dire qu'un an plus tôt, j'aurais refusé d'ingérer cette lavasse !

Mais maintenant, tout ce qui pouvait me remplir l'estomac était bon à prendre. Et ma mère savait préparer le bouillon comme personne. Je l'avalai en un clin d'œil et mon père me donna ce qu'il restait de son assiette, prétextant avoir trop mangé le midi. Je dévorai le rab de soupe et me levai pour aller porter les assiettes à la cuisine.

Quand je revins dans la salle à manger, un paquet enveloppé dans du papier journal m'attendait à ma place. Impatient, je me rassis et en palpai les coins.

— Un livre !

Je déchirai le papier, tout ému quand mon regard tomba sur le mot *Vingt...* Puis j'ôtai complètement l'emballage et restai bouche bée.

— Qu'est-ce que... ?

— Mon premier livre, répondit mon père, plein de fierté.

La couverture était usée et les pages, jaunes et cassantes.

— Ce n'est pas *Vingt Mille Lieues sous les mers*, mais...

— Un recueil de poésie ? Non, sérieux ? m'écriai-je, incapable de cacher ma déception.

— Le monde a besoin de poésie, Homère...

— Mais moi, j'ai besoin de Jules Verne, pas de ce... Pablo Neruda.

Je lâchai le livre avec humeur.

— *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, c'est la raison pour laquelle tu existes, dit-il.

Devant mon regard incrédule, mon père éclata de rire.

— Quel rapport entre ce livre et moi ?

— Grâce à lui, j'ai réussi à convaincre ta mère de me donner un baiser.

— Le premier baiser, tu l'as obtenu grâce à Bécquer, très cher. C'est plus tard que tu m'as conquise avec Neruda.

— Tu es sûre ?

Ma mère s'approcha de mon père et le fixa de ses yeux turquoise.

— Qu'est-ce que la poésie ? demanda-t-elle, l'air taquin.

— La poésie, c'est toi.

Ils s'enlacèrent, m'oubliant complètement.

— Tu as raison, Aurora, dit mon père au bout d'un moment. C'était Bécquer.

— Oui, bon, soufflai-je, pour qu'ils arrêtent de se bécoter.

— Crois-moi quand je te dis que ce livre te protégera.

— Me protéger de quoi ?

— De la bêtise humaine.

Il sourit et m'ébouriffa les cheveux.

Au même instant on frappa à la porte. Mon père se leva et demanda :

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Matías. Ouvre.

Matías était un habitué de la maison. Je n'aurais su dire d'où mon père et lui se connaissaient, mais il n'avait ni l'allure ni les manières de quelqu'un qui travaille à l'université. Parfois, il m'apportait un cadeau, le plus souvent des jouets qu'il fabriquait lui-même. Il était habile de ses mains, et je l'aimais bien, mais ma mère l'avait pris en grippe car elle trouvait que mon père et lui se voyaient trop ces derniers temps. Matías se balançait nerveusement d'une jambe sur l'autre. Il portait un bandage autour de la tête avec une grosse tache rouge sur un côté, à la hauteur de l'oreille. Je fus choqué à la vue du sang.

— Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

— Rien de grave.

— Rien de grave ? Mais tu es blessé. Entre.

— Je n'ai pas le temps.

— Que se passe-t-il ?

— Il faut partir.

— Tout de suite ?

— Oui.

Mon père nous regarda avant d'objecter :

— Mais c'est Noël.

— Tu crois que je ne le sais pas ? Je viens de laisser ma femme et mes gosses chez mes beaux-parents. On passe à l'action cette nuit.

Ces paroles devaient signifier quelque chose de grave, car mon père resta coi.

— Bon... Donne-moi une seconde.

Mon père enfila son manteau, prit ses gants et embrassa ma mère sans rien dire.

Ce n'était pas comme lorsqu'il partait travailler et qu'ils se disaient au revoir.

Matías attendait à côté de la porte. La tache de sang s'agrandissait à vue d'œil, devenant de plus en plus sombre. Il me sembla voir de l'appréhension sur ses traits. Ou était-ce du repentir ? De la honte ? De la peur ? De la peine ? Quand il remarqua que je l'observais, il me sourit, me fit un clin d'œil et, donnant à sa main la forme d'un pistolet, fit mine de me tirer une balle. Il faisait souvent ça pour me faire rire. Mais cette fois, j'étais hypnotisé par le rouge écarlate du sang qui commençait à goutter sur le sol, le bandage improvisé ne suffisant plus à contenir l'hémorragie. J'en vins à me dire qu'il n'avait peut-être plus d'oreille, car on n'en devinait pas les contours sous la bande.

— Antón, s'il te plaît. Dis-moi ce qui se passe.

Bien qu'elle murmurât, j'entendais distinctement chaque mot que disait ma mère, et Matías aussi sans doute.

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas, Aurora. Mais si je ne rentre pas...

— Comment ça ? Pourquoi est-ce que tu ne rentrerais pas ? Antón...

Mon père s'approcha de moi et me mit le livre de Neruda entre les mains.

— Prends-en soin, hein ?

Il sourit.

— Tu t'en vas ?

— Il le faut. Joyeux Noël, mon fils. Prends soin de ta mère...

Je voulais lui dire au revoir, mais il était déjà parti.

Jamais je n'oublierai le silence qui s'est installé dans la maison quand la porte s'est refermée. Comme si les murs cherchaient à me dire que plus rien ne serait comme avant.

Il ne rentra pas ce soir-là. Ni les soirs suivants. Ma mère aurait pu l'attendre indéfiniment, sauf que ce n'était plus sa vie qui comptait désormais, mais la mienne. Depuis la fenêtre nous vîmes des hommes entrer en force dans l'immeuble d'en face et embarquer toute la famille Serra, y compris Remedios, qui avait le même âge que moi. Ce genre de descente se produisait de plus en plus fréquemment. Ma mère désignait ces hommes par des sigles : CNT, POUM, UGT, PSUC, FAI¹.

Apparemment, M. Serra avait caché deux curés chez lui la veille au soir et leur avait donné des vêtements civils pour qu'ils puissent s'enfuir. Ils les avaient tous fait sortir dans la rue et les avaient fusillés, en plein devant le mur où je shootais avec mon ballon.

Ce jour-là, j'ai compris ce qu'était la guerre. L'expression affable de ma mère a disparu brutalement, comme si elle avait pris cent ans d'un coup. J'avais remarqué qu'elle s'obligeait à sourire, ces derniers temps, mais cette fois elle ne cherchait même plus à faire semblant. Sans doute avait-elle compris qu'il fallait déguerpir si nous voulions sauver notre peau. Quelques minutes plus tard, les valises étaient faites. Quand je lui ai demandé si nous allions revenir, elle n'a pas répondu.

Les jours suivants, la situation s'est encore aggravée. Les « sigles » se sont approprié le peu que nous possédions.

1. Milices, organisations communistes et anarchistes en lutte pour la conquête du pouvoir à Barcelone à la veille de la guerre civile.

En temps de guerre chacun fait sa propre loi. Ils avaient beau brandir la bannière de leurs organisations, ils se comportaient comme des bandits. De vrais charognards. Ils entraient chez les gens, le flingue à la main, et faisaient tout ce qu'ils voulaient « au nom de la révolution ». Ma mère eut beau leur jurer que nous n'étions pas des fascistes, nous n'avions aucun moyen de le prouver.

— Ah, ouais ? Mais alors pourquoi est-ce que vous cherchez à fuir ? disaient-ils.

Ça leur était égal, et nous devions nous estimer heureux qu'ils nous laissent la vie sauve.

Une semaine plus tard, nous entrâmes dans Manrèse, où des miliciens menacèrent de m'enrôler de force, obligeant ma mère à leur céder le peu d'argent qu'il nous restait. Je n'étais pas très grand pour mon âge, mais tout ce qui leur importait, c'était que je puisse tenir un fusil.

— Ce n'est qu'un enfant, plaida-t-elle, tandis que je me demandais en quoi j'étais concerné par cette maudite guerre à laquelle je ne comprenais rien.

Sans argent pour acheter un billet de train, nous dûmes faire la route à pied. On marcha pendant des jours, jusqu'à ce que nos jambes n'arrivent plus à nous porter. Heureusement, il restait quelques braves gens dans les villages, qui nous laissaient dormir dans leurs granges ou leurs hangars.

Quand on arriva à Ripoll, on se reposa quelques jours chez des paysans qui nous accueillirent sans rien demander en échange. Les Junyent avaient un chien très intelligent qui s'appelait Sultan. J'avais toujours rêvé d'avoir un chien. Durant ces quelques jours, je réussis presque à oublier la folie de la guerre et je me suis fait un nouvel ami à quatre pattes.

Une semaine plus tard, on dit adieu à nos bienfaiteurs et on poursuivit notre marche vers l'exil. La France était notre objectif. Ce n'était pas loin, mais on racontait que, dans la montagne, les deux camps adverses se livraient une bataille sans merci pour le contrôle de la frontière. Nous dûmes

quitter la zone de Gérone pour tenter notre chance à Lérida en faisant un immense détour pour rallier l'Aragon, et de là traverser le val d'Aran et rejoindre la France ; une décision qui allait changer à jamais mon destin.

On mit deux semaines à traverser les Pyrénées. Et on aurait sûrement mis plus longtemps sans le père Justino et sa vieille fourgonnette déglinguée. Il nous recueillit au bord de la route de Solsona, où il allait célébrer une messe en l'honneur des morts au combat. Il ne la célébra jamais. À quelques kilomètres de là, quatre rouges, qui ne devaient pas avoir plus de vingt ans, nous interceptèrent. Ils nous ignorèrent, ma mère et moi, mais pas ce pauvre Justino. Ils se déchaînèrent sur lui. Ils le déshabillèrent, le frappèrent, l'humilièrent, le rabaisèrent... Je n'ai jamais compris ce que ces gens avaient contre les curés.

Depuis qu'on avait quitté Barcelone, on avait vu tellement d'horreurs qu'on ne chercha pas à s'interposer, sous peine de finir comme le prêtre. Ma mère et moi, on resta sans rien dire à côté du camion, et on attendit le moment de se carapater ni vu ni connu dans les bois pendant que les soldats, ivres, continuaient de malmener ce malheureux Justino. Ils étaient tellement déchaînés qu'ils ne remarquèrent même pas qu'on s'était enfuis. Je parie qu'ils ne se souvenaient même pas de nous avoir vus.

Ce jour-là, j'ai compris que les pires guerres sont celles qu'on se livre à soi-même, en s'embusquant dans des tranchées intérieures dont on ressort à jamais changé.

Nous venions d'abandonner lâchement un brave homme qui se faisait massacrer. C'est dur de vivre avec un poids pareil sur la conscience quand on a quinze ans. Je me suis mis à en vouloir à ma mère, naïvement, sans comprendre que tout ce qui lui importait, désormais, c'était survivre.

Quelques jours plus tard, on partait à l'assaut d'une énième montagne en compagnie de quinze autres personnes qui cherchaient comme nous à atteindre la France.

Le froid nous transperçait les os et mes chaussures en lambeaux s'enfonçaient dans la neige. Elles n'étaient pas faites pour durer aussi longtemps. Julián, un des guides du groupe, m'avait montré comment les consolider avec des bandes de tissu et les bourrer de papier journal pour garder les pieds au chaud.

Ma mère n'avait pas bonne mine. Petit à petit sa santé s'étiolait. Sa toux tenace et de plus en plus caverneuse accompagnait notre expédition du matin au soir. Nous avions tous les deux perdu des forces, des kilos et des couleurs. Mais elle, en plus, avait perdu l'espérance.

Nous avançons à pas lents et mécaniques, nos jambes arrivant à peine à nous porter. Personne n'osait regarder vers le sommet de peur de s'effondrer. Le vent soufflait constamment, nous obligeant à avancer en nous couvrant la figure. La pente était raide et on s'enfonçait jusqu'aux genoux dans la poudreuse. Manuel, un homme qui avait dû laisser toute sa famille derrière lui quand il s'était enfui, me prêta son manteau. J'avais les bras tellement engourdis qu'il dut me débarrasser de mon sac à dos et me l'enfiler lui-même. J'aurais voulu pouvoir lui dire que je n'en avais pas besoin, mais je mourais littéralement de froid.

Soudain, un bruit lointain, pareil à un bourdonnement, rompit le silence, fiiiiiou, et je vis Manuel s'effondrer à mes pieds dans une tache de sang écarlate. Avant que nous ayons pu réagir, un autre tir éclata, puis un autre. Le groupe s'égailla, les gens courant en tous sens en poussant des cris face à un ennemi invisible, embusqué parmi les arbres. Ma mère m'agrippa par l'épaule et me poussa devant elle, un drôle d'éclat dans les yeux.

— Cours ! Cours, Homère. Ne te retourne pas ! me cria-t-elle en m'enveloppant de ses bras pour me protéger avec son corps.

Je me mis à courir sans m'arrêter et sans un regard en arrière, malgré les balles qui continuaient de siffler. Soudain,

je n'entendis plus le souffle haletant de ma mère derrière moi. Je me retournai, paniqué.

Je suivis des yeux le sillon que mes pas avaient tracé dans la neige jusqu'à l'endroit où gisait ma mère étendue sur le ventre. Elle ne bougeait pas, ne toussait pas, ne respirait pas. Une balle l'avait touchée dans le dos. Je la secouai, mais elle était partie pour toujours. Je me laissai tomber à côté d'elle et attendis que les balles me fauchent à mon tour. Je ne pouvais pas l'abandonner. Les tirs continuaient, chaque impact faisant voler des paquets de neige autour de moi. Si je suis encore vivant aujourd'hui, c'est parce que je n'étais pas armé, sans quoi j'aurais cherché à me venger. J'aurais voulu tous les tuer.

Notre groupe avait été entièrement fauché. Une balle toucha à nouveau ma mère, perforant la chair et faisant jaillir un petit jet de sang qui m'éclaboussa la figure. Cette fois je compris qu'elle ne pouvait plus rien pour moi et que j'étais seul au monde.

Jamais je n'avais eu à prendre de décisions importantes. Et voilà que, d'un seul coup, mon destin ne dépendait plus que de moi-même... et de quatre chiens qui m'avaient pris en chasse comme un vulgaire lapin.

Je déguerpis aussi vite que je le pouvais. La neige entravait mes pas, mais elle entravait tout autant ceux de mes poursuivants.

À chaque aboiement qui retentissait derrière moi, une montée d'adrénaline mettait mes muscles en éveil. J'avais plus peur des chiens que des tirs. Plutôt mourir d'une balle que déchiqueté par les crocs des molosses. Les aboiements se rapprochaient et mes forces s'amenuisaient. C'est alors que mon vœu se réalisa. Un projectile m'atteignit dans le dos. Avec une telle force que je fus projeté à terre.

J'étais mort. La mort était-elle donc indolore ? Ou était-ce le froid intense, ou l'adrénaline qui m'ôtait toute sensation ? Par pur instinct, je plongeai mes mains dans la neige pour

prendre appui et me relever. Je recommençai à avancer, un pas après l'autre.

Je parvins à atteindre une zone boisée où les balles, arrêtées par les troncs des arbres, cessèrent de fendre l'air. Je m'enfonçai dans la forêt. Le vent s'était levé, masquant le bruit de ma respiration. Les aboiements se faisaient de plus en plus lointains. J'avais réussi ! Je m'étais échappé !

Mais juste au moment où je commençais à entrevoir une lueur d'espoir, je me retrouvai pris dans la ramure. Une branche s'était accrochée à mon sac à dos et me retenait prisonnier. C'est à peine si je pouvais pivoter sur moi-même, et les aboiements se rapprochaient. Je me débarrassai de mon manteau et le laissai accroché à la branche avec mon sac à dos. J'étais de nouveau libre. Mais les maudits chiens m'avaient presque rattrapé.

Je me remis à courir comme un fou. J'avais parcouru quelques mètres quand je sentis la mâchoire d'un molosse se refermer sur ma cheville. S'il réussissait à me faire tomber, j'étais perdu. Soudain, ses crocs se plantèrent dans mon mollet, me provoquant une douleur aiguë. Je me débattis, mais la sale bête attrapa le bas de mon pantalon. Je lui décochai un coup de pied, et le tissu, usé jusqu'à la corde, céda. J'étais libre. Manque de pot, un autre mâtin arrivait droit sur moi tous crocs dehors. C'est alors que je sentis le sol se dérober sous mes pieds.

Je percutai une paroi rocheuse, m'affalai dans la neige et roulai sans pouvoir m'arrêter le long d'une pente qui n'en finissait pas. Neige, terre, roche, bois, j'emportais tout sur mon passage jusqu'à ce qu'un arbre freine brutalement ma chute. Je poussai un cri déchirant et tout s'arrêta, hormis les aboiements des chiens qui, bien qu'excités par l'odeur du sang, n'étaient pas disposés à se jeter tête baissée au fond d'une crevasse.

Puis tout devint noir...